

d'Égypte, ou autrement dit, l'Angleterre, dans un certain but, et ce n'était pas déplacé.

J'attirerai aussi l'attention de l'honorable député sur quelque chose de plus récent, qui ne saurait cependant être tourné contre lui, si ce n'est que comme arme de parti. Je citerai ce nouveau fait comme un exemple. Il n'y a pas longtemps, nous avons vu son organe, le *Globe*, puissant organe que nous respectons et admirons tous, le désignant comme un financier descendu du ciel, un homme auquel les destinées financières du pays pouvaient être sûrement confiées, un homme capable de prendre soin de nos affaires. S'il remonte jusqu'à vingt-cinq ans, il se trouvera représenté par le même journal comme un embrouilleur de chiffres comme un homme entièrement incapable de conduire aucune affaire. Maintenant, qu'y a-t-il de vrai dans tout cela? L'honorable député de Huron-Centre est-il un financier descendu du ciel, ou n'est-il qu'un misérable embrouilleur de chiffres, incapable de remplir une charge de clerc dans une cour de division.

Le *Globe*, à différentes époques, a dit qu'il était l'un et l'autre, et le peuple du Canada, entraîné par la grande influence de cette feuille, a cru celle-ci en le prenant pour un embrouilleur de chiffres. Je cite ces choses seulement pour montrer que nous devrions avoir la prudence de n'attribuer aux hommes aucune animosité, parce qu'à une époque, antérieure il y a eu antagonisme entre eux. Conséquemment, il n'y a pas lieu, aujourd'hui, d'attribuer au président du conseil, ou au ministre des Chemins de fer le moindre esprit d'animosité, le moindre antagonisme entre eux.

A la louange du ministre des Chemins de fer, je puis dire que tous les hommes de sa province, qui l'ont combattu, dans le passé, sont maintenant ici travaillant en harmonie avec lui. Telle est la pauvre nature humaine. Nous avons un autre exemple sous les yeux.

L'atmosphère est remplie de rumeurs qu'il y a maintenant dispute et désunion parmi les honorables députés de la gauche. Nous entendons dire qu'il y a parmi eux un peu de trouble, que leurs petites affaires domestiques ne sont pas conduites d'une manière très satisfaisante. Eh bien! tout ce que nous pouvons faire, en touchant à cette matière avec cet esprit pacifique manifesté dans le langage élégant de l'honorable député de Durham Ouest, c'est d'espérer que la paix se rétablisse parmi eux, qu'ils soient capables de formuler un programme dont ils puissent être satisfaits, si non le pays, et qu'au moins ils soient capables de s'entendre ensemble. Ce serait un avantage pour le pays. Nous sommes si forts à la droite de cette Chambre, le gouvernement est appuyé dans le pays sur un parti si compact, que même, s'il y avait un peu de dissension parmi nous, cela n'aurait aucune importance. Mais ces messieurs de la gauche ont besoin, parmi eux, d'une harmonie constante, parce qu'ils ne sont pas assez nombreux. S'ils devaient se diviser, ils sont en si petit nombre qu'ils se trouveraient deux d'un côté et un de l'autre. Cette situation ne serait pas sûre. Je conclus que nous ferions aussi bien de ne nous occuper, dans ce débat, que des affaires qui nous sont soumises, et de ne pas essayer de soulever des questions de vingt-cinq années d'existence dans le but de démontrer que l'un de nous s'est servi d'un langage violent et injurieux envers un autre.

Sir CHARLES TUPPER. La Chambre, je crois, sera un peu surprise du ton que l'honorable chef de l'opposition et son collègue, qui siège à côté de lui, ont adopté en la présente occasion.

Je crois que la dignité me commande de ne pas imiter le genre de courtoisie qu'ils viennent d'afficher; mais, M. l'Orateur, je ne suis aucunement surpris que, placés dans une position très embarrassante, piqués au vif par leurs défaites continuelles, ces messieurs sortent maintenant de leur voie pour remuer les anciennes querelles de la Nouvelle-Ecosse, qui remontent jusqu'en 1866. Je suis content que ces

M. BOULTBEE

messieurs, aiguillonnés comme ils l'ont été sous le fouet de l'organe qui les soutient, n'ont pas osé attaquer ma position dans cette Chambre avec rien de plus récent que les événements de cette période. Depuis que j'occupe la haute position de ministre des Chemins de fer et des canaux, mon devoir a été de signer des contrats entraînant une dépense de quelques \$130,000,000. On a dit au pays, d'une année à l'autre, que j'aurais à rendre compte au Parlement dès sa réunion.

C'est le fouet du *Globe* qui pousse ainsi ces messieurs à m'assaillir dans cette Chambre, et, cependant, jusqu'à cette heure, il n'y a pas un homme parmi eux qui ait osé le faire de son siège en parlement. Je défie aucun député de la gauche de mettre en question mon intégrité, et je prie de comparer ma conduite avec celle de mon prédécesseur, qui siège maintenant à gauche dans cette Chambre.

Quand ces honorables messieurs seront prêts à formuler contre moi quelque chose qui puisse intéresser le Parlement du Canada, et qui soit du ressort de ce dernier, ils me trouveront *non nunquam paratus*. Je suis prêt à les rencontrer sur tous les terrains et à répondre à toutes les accusations qu'ils peuvent proférer, et je défie la plus minutieuse enquête sur mes actes publics dans cette Chambre et au dehors. Il est vrai, M. l'Orateur, que dans les anciennes luttes des partis de la Nouvelle-Ecosse, où il existait beaucoup d'animosité parmi les hommes politiques, l'on s'est servi quelquefois d'un langage violent et acerbe. Mais ces honorables députés, qui évoquent ces luttes aujourd'hui, ne devraient pas omettre que, quand j'entrai dans la vie publique en 1855, il y a près de vingt-sept ans, et c'est maintenant du domaine de l'histoire, je me trouvais face à face avec l'ancien parti libéral, l'ancien parti réformiste de cette province, lequel renfermait dans son sein au moins une douzaine de chefs capables, aussi influents qu'éminents. C'est mon orgueil et ma gloire, aujourd'hui, de pouvoir dire que, malgré ces luttes que j'eus à soutenir contre ces hommes, il n'y en a pas un parmi eux qui soit mort sans être mon ami personnel et l'un de mes chauds partisans politiques. Et chacun de ces anciens chefs du parti réformiste de la Nouvelle-Ecosse, qui vit encore aujourd'hui, est également mon ami personnel et un partisan zélé. De plus, M. l'Orateur, en 1855, l'un des comtés les plus intelligents et les plus indépendants du Canada, le comté où je suis né et où je suis le mieux connu, m'a élu comme son représentant et jusqu'à cette heure, durant près de vingt-sept ans, ce comté m'a donné invariablement son appui, tandis que ces honorables messieurs ont été congédiés, repoussés avec mépris des sièges qu'ils occupaient. Ils ont été pesés dans la balance et l'on a trouvé qu'ils ne pesaient pas le poids. Comme Japhet à la recherche de son père, ils ont erré cherchant d'autres comtés qu'ils pourraient corrompre pour les élire, tandis que j'ai eu l'honneur, dans le comté où je suis né et où je suis le mieux connu, de recevoir l'appui indépendant des électeurs durant près de vingt-sept ans. Ces honorables messieurs parlent du chemin de fer de Pictou et ils ont parlé en vain pendant six semaines du contrat du chemin de fer du Pacifique; mais je me trompe; ce n'est pas en vain, parce que cela a eu pour effet de montrer qu'ils n'étaient pas capables de retenir leurs propres partisans dans cette Chambre ou en dehors. La raison pour laquelle ils parlent du chemin de fer de Pictou, c'est parce qu'ils croient qu'ils sont plus capables de m'attaquer sur des faits qui ne sont qu'imparfaitement connus de cette Chambre. Mais ils ne devraient pas oublier que sur ce parquet, l'un de leurs collègues, un homme capable, M. Jones, d'Halifax, souleva cette question et la discuta contre moi avec acharnement sous toutes ses faces, et quel fut le résultat? Ce fut que nous retournâmes dans la Nouvelle-Ecosse, à la fin de cette bataille; M. Jones fut repoussé par sa propre division électorale, qui était l'importante division métropolitaine d'Halifax, tandis que je fus réélu et revint ici en compagnie de quinze amis élus comme moi par la Nouvelle-Ecosse au lieu des cinq que j'avais au commencement de la lutte.